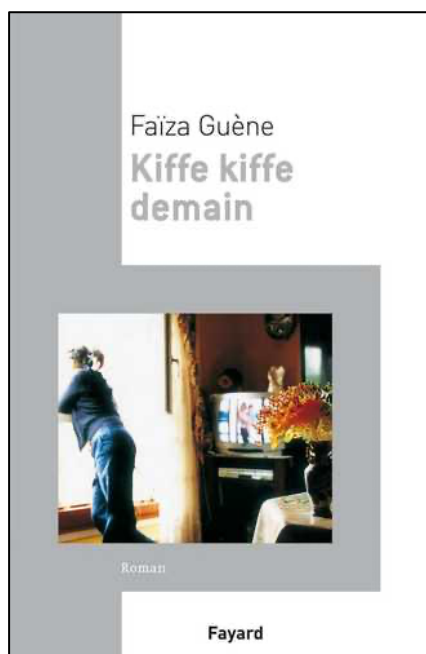




Faïza Guène : *Kiffe kiffe demain* (2004) Révoltes

Révolte ; Adolescence ; Crise ; Père ; Mère ; Langage ; Honte ; Amour ; Précarité ; Résilience ; Courage ; Désillusion ; Acception ; Racisme ; Populaire



Date de publication originale : 2004.
Pages : 192 p.
Langue d'écriture : Français. (Œuvre traduite : Oui.)



© Camille Millerand – Faïza Guène

Résumé :

Dans un style informel et populaire, *Kiffe kiffe demain* raconte l'histoire de Doria, une adolescente française d'origine marocaine qui grandit dans une cité de banlieue. Entre le père absent parti refaire sa vie au Maroc, une mère femme de ménage qui lutte pour s'en sortir, l'école où elle ne se sent jamais comprise, ou encore les assistantes sociales et la psy qui pensent savoir mieux qu'elle, Doria décrit son quotidien avec un mélange de colère, de dérision et de tendresse. Mais au-delà de la question des origines, *Kiffe kiffe demain*, c'est aussi le portrait d'une ado comme les autres : une jeune fille en pleine construction qui jongle avec ses complexes, ses rêves, ses révoltes, ses déceptions et



ses premiers émois. Derrière le désenchantement, perce peu à peu l'envie d'y croire, de se projeter et de « kiffer demain » malgré tout.

L'autrice :

Faïza Guène est une romancière et scénariste française née en 1985 à Bobigny, en Seine-Saint-Denis, dans une famille d'origine algérienne. Elle grandit à Pantin et connaît une enfance marquée par la précarité, au cœur d'un environnement multiculturel qui nourrira largement son imaginaire et son écriture. Enfant précoce, elle saute une classe et se passionne très tôt pour l'écriture et le cinéma : adolescente, elle participe à des ateliers d'écriture et réalise même un court-métrage qui sera remarqué dans le milieu associatif. En 2004, alors qu'elle n'a que dix-neuf ans et qu'elle étudie la sociologie à l'université, elle publie son premier roman, *Kiffe kiffe demain*. Le livre rencontre un succès immédiat : traduit dans une trentaine de langues, il s'impose comme une œuvre emblématique donnant la parole à une génération souvent ignorée par la littérature française, celle des enfants de l'immigration, des jeunes de banlieue et des voix populaires. Son style, qui mêle humour, oralité et une langue vivante inspirée du parler quotidien, séduit un large public et marque une rupture avec la littérature plus classique. Après ce coup d'éclat, Faïza Guène poursuit son travail d'écriture avec *Du rêve pour les oufs* (2006), puis *Les Gens du Balto* (2008). En 2014, elle publie *Un homme, ça ne pleure pas*, un roman plus intimiste qui explore les relations familiales et intergénérationnelles dans un contexte franco-maghrébin. *La Discretion* (2020), témoigne d'une maturité littéraire accrue et s'intéresse à l'héritage du silence et de la dignité transmis par une mère immigrée à ses enfants. En 2024, elle publie *Kiffe kiffe hier ?*, la suite de *Kiffe kiffe demain*, où l'on retrouve Doria, l'héroïne du premier roman, devenue mère célibataire et confrontée aux défis de la vie adulte dans une société en mutation. Parallèlement à sa carrière littéraire, Faïza Guène travaille aussi comme scénariste pour la télévision et le cinéma : elle a coécrit la série *Oussekkine* diffusée sur Disney+ et a collaboré à différents projets présentés au Festival de Cannes.



Révoltes¹

« Il a rien compris Hamoudi. Je suis plus une gamine » (p. 138)

Kiffe kiffe demain est le récit autodiégétique de Doria, une jeune adolescente franco-marocaine² de quinze ans élevée par une mère célibataire, femme de ménage dans un hôtel Formule 1 à Bagnolet³. Elles vivent toutes les deux dans la précarité financière d'un petit appartement F2 de cité à Livry-Gargan, en France, après que le père les a toutes les deux abandonnées pour partir refaire sa vie au Maroc dans l'espoir d'avoir un fils avec une femme plus jeune⁴. Doria observe ainsi sa mère travailler dur, pour un salaire de misère, dans un environnement ouvertement raciste :

Parfois, quand elle rentre tard le soir, elle pleure. Elle dit que c'est la fatigue. Pendant le ramadan, elle lute encore plus qu'à l'heure de la coupure, vers 17h30, elle est encore au travail. Alors pour manger, elle est obligée de cacher des dattes dans sa blouse [...] parce que si son patron la voyait, elle se ferait engueuler. Au Formule 1 [...] tout le monde l'appelle « la Fatma ». On lui crie après sans arrêt, et on la surveille pour vérifier qu'elle pique rien dans les chambres. [...] Ça doit bien le faire marrer, M. Schihont, d'appeler toutes les Arabes Fatma, tous les Noirs Mamadou et tous les Chinois Ping-Pong. Tous des cons franchement... (p. 14)

Au début du récit, la jeune Doria ne semble pas croire en des perspectives d'avenir plus rayonnantes pour elle que pour sa mère :

Plus tard, moi je voudrais travailler dans un truc glamour, mais je sais pas où exactement... Le problème c'est qu'en cours, je suis nulle. Je touche la moyenne juste en arts plastiques. C'est déjà ça, mais je crois que pour mon avenir, coller des feuilles mortes sur du papier Canson, ça va pas trop m'aider. En tout cas, j'ai pas envie de me retrouver derrière la caisse d'un fast-food, obligée de sourire tout le temps en demandant aux clients : Quelle boisson ? Menu normal ou maxi ? Sur place ou à emporter ? [...] (p. 23-24)

Bien que ce passage pourrait être interprété sans nécessairement convoquer une dimension raciale, force est de constater qu'il n'est pas sans faire écho à la diatribe lucide et désabusée du jeune rebelle algérien Youcef dans *L'Art de perdre* (2017) d'Alice Zeniter⁵. De même, à l'instar de ce que l'on peut

¹ La pagination indiquée est celle de l'édition suivante : Faïza Guène, *Kiffe kiffe demain*, Paris, Librairie Générale Française, 2010.

² Doria se présente néanmoins comme Française : « On va lui [i.e. sa mère] apprendre à lire et à écrire la langue de mon pays. » (p. 80)

³ Comme beaucoup de migrants, la mère a fait le choix d'immigrer en France, attirée par une vision idéalisée de la vie dans l'Hexagone (p. 21). On peut retrouver une mise en garde à l'égard de cette conception fantasmée du pays d'accueil dans *Le Ventre de l'Atlantique* (2003) de Fatou Diome.

⁴ Si ce double abandon n'est pas thématiquement dans le récit, la blessure intérieure qu'il a créée chez la jeune adolescente revient à intervalles réguliers, comme pour signaler sa dimension fondatrice. Le roman s'ouvre d'ailleurs sur la consultation psychologique hebdomadaire de Doria durant laquelle l'adolescente indique que son renfermement est lié est au départ de son père : « Je crois que je suis comme ça depuis que mon père est parti. » (p. 9)

⁵ « Les Français me promettent que la souffrance pourra s'arrêter si je vais à l'école, que j'apprends à lire et à écrire, si je passe un diplôme de technicien, si je trouve un travail dans une bonne entreprise, si j'achète un appartement dans le centre-ville, si je renonce à Allah, si je mets des chaussures fermées et un chapeau de roumi, si je perds mon accent, si je n'ai qu'un ou deux enfants, si je donne mon argent au banquier au lieu de la garder sous mon lit... [...]. Ça fait



retrouver dans *Ma Part de Gaulois* (2016) de Magyd Cherfi, ce qu'on pourrait nommer « l'effet cité » est présenté comme un frein certain à l'évolution et à l'ascension sociale ou personnelle (p. 166-168).

Mère et fille sont ainsi dépendantes des aides de la CAF (Caisse d'Allocations Familiales), de celles du Secours populaire et sont soumises aux contrôles réguliers d'une succession d'assistantes sociales ne trouvant que difficilement grâce aux yeux de Doria (malgré la bonne volonté de certaines) :

Avant de partir, elle [*i.e.* l'assistante sociale] m'a regardée en fouillant dans son sac « Vieuthon » et elle m'a fait : – J'ai quelque chose pour toi... [...] En fait, elle m'a donné un chèque-livre pour avoir des bouquins gratos. Je me sens régresser avec tous ces gens qui me traitent comme une assistée. Allez tous au diable. (p. 69)

« Allez tous au diable » : il est en effet intéressant de constater qu'en dépit des indéniables formes de racisme contre lesquelles se révolte vaguement Doria, Faïza Guène s'évertue à montrer que la jeune femme est également une adolescente comme les autres, avec ses révoltes généralisées. Doria s'ingénie en effet systématiquement contre toutes les situations et ce jusqu'à friser les contradictions : « De toute façon, j'en ai marre d'aller à l'école, je me fais chier et je parle avec personne » (p. 27), explique l'adolescente. Et pourtant, plus loin dans leur récit, elle refuse tout aussi sec un séjour tous frais payés aux sports d'hiver que lui propose sa psychologue pour se faire des amis : « Mme Burlaud vient de me proposer un truc chelou : un séjour aux sports d'hiver organisé par la municipalité. [...] [L]es séjours en groupe, avec des gens que j'ai même pas choisis, hors de question ! » (p. 39-40) De la même manière, dans un même paragraphe, Doria se plaint du fait que sa psychologue ne lui parle jamais de sa vie privée, tout en rapprochant à son assistante sociale de le faire :

Ils [*i.e.* les psychologues] veulent que tu leur racontes toute ta vie et eux, ils te disent rien. Mme Burlaud elle sait des choses sur moi que moi-même je sais pas. [...] Notre assistante sociale de la mairie, par contre, elle se fait pas prier pour raconter sa vie. J'ai appris par Maman qu'elle allait se marier. Je me demande pourquoi elle a eu besoin de lui raconter ça. Nous, on s'en claque qu'elle se marie. C'est bon, elle a de la chance, on a compris, pas la peine d'en faire tout un cake. (p. 40)

À cette brève liste, on peut également ajouter la complexité de ses désirs (entre attentes tacites, jalousies inavouées et rejets révélateurs) pour Hamoudi, « un des grands de la cité » (p. 27), ou encore avec Nabil (un petit intello du quartier qu'elle commence par repousser avant d'avoir avec lui son premier baiser).

beaucoup de si, dit Youcef avec douceur, tu ne trouves pas ? » Alice Zeniter, *L'Art de perdre*, Paris, Librairie Générale Française, 2019, p. 152-153.



Notons également que la révolte de Doria n'est pas sélective : les critiques de la jeune femme portent indifféremment sur ce qu'elle voit et vit en France que sur ce qu'elle voit et vit lors de ses brefs séjours au Maroc. Comme dans l'écrasante majorité des romans de la postmigration, on retrouve une critique affirmée de la banalisation des violences patriarcales faites aux femmes⁶. Enfin, il est important de constater que Doria elle-même use fréquemment de raccourcis et de clichés racistes que ce soit à l'égard des Roumains (les « manouches » ; p. 29), des Blancs (« c'est un toubab, enfin un Blanc, un camembert, une aspirine quoi... » ; p. 131), ou encore des Russes (« si j'étais russe, j'aurais un prénom super compliqué à prononcer et je serais sûrement blonde » ; p. 107). Loin de minimiser le racisme dont peut être victime Doria, Faïza Guène a ainsi l'intelligence de montrer que les préjugés, les clichés, les raccourcis nous touchent toutes est tous : « Elle a peut-être raison Mme Burlaud quand elle me dit que je ne supporte pas qu'on porte un jugement sur moi mais que je le fais tout le temps avec les autres » (p. 64). À l'aveuglement, l'autrice semble ainsi préférer une prise de conscience des attitudes : « Je sais, c'est des préjugés de merde », admet Doria, « Ça doit exister des Russes brunes avec des prénoms hyper simple à prononcer » (p. 107).

En conclusion, s'il est certain qu'une part du sentiment d'injustice et de révolte de Doria est liée à un racisme tout à la fois systémique et ordinaire, force est également de reconnaître qu'elle est également une adolescente comme les autres. Bien sûr, Doria est confrontée, très tôt, à des problèmes d'adultes⁷ (p. 137), mais, quoiqu'elle en dise, elle est encore en partie une « gamine » (p. 138) – et c'est très bien. Elle reste une jeune femme en pleine évolution à qui il est important d'offrir de la sérénité, du temps, et des promesses d'avenir viables au sein d'une société idéalement égalitaire. Au cours du roman, Doria prend d'ailleurs tout à la fois conscience des défis de sa situation (par le miroir de sa mère : *cfr.* p. 112), mais également du fait que le monde, la société, la France, ne sont peut-être pas autant contre elles qu'elle aurait pu le penser : « C'est quand même grâce à la mairie [que Maman a pu démissionner du F1 de Bagnolet]. Je dis “quand même” parce

⁶ « Elle s'appelle Samra et elle a dix-neuf ans. Son frère la suit partout. Il l'empêche de sortir et quand elle rentre un petit peu plus tard que d'habitude des cours, il la ramène par les cheveux, et le père finit le travail. [...] Dans leur famille, les hommes, c'est les rois. Ils font de la haute surveillance avec Samra et la mère ne peut rien dire, rien faire. » (p. 91) ; « À propos de Tante Zohra elle a eu le courage de tout raconter au vieux fou, son mari. Il y a eu une violente dispute entre eux [...] et ce vieux maboul a tapé sur Tante Zohra. Il s'est arrêté un moment parce qu'il en pouvait plus, il avait trop mal au bras et des palpitations au cœur. Alors il s'est assis et lui a demandé un verre d'eau pour se désaltérer. Elle est allée lui chercher à boire et ça s'est terminé comme ça... » (p. 93). Il est également intéressant de constater qu'ayant grandi sans père et sans mari, tant Doria que sa mère ne subissent aucune violence physique. Notons enfin que l'islam, hormis l'une ou l'autre référence voilées comme phrase en fin de roman, « J'ai aussi croisé Hamoudi, Lila [...] ce week-end. » (p. 183), où l'enchaînement des prénoms semble être une évocation sonore de la phrase *Al-hamdu li-l-lah* : « Allah soit loué ».

⁷ Différentes situations que l'on retrouve dans un large panel de roman de la postmigration.



que c'est pas facile d'admettre que c'est Mme Dubidule, la Barbie qui nous sert d'assistante sociale, qui a aidé Maman à trouver sa formation alternée » (p. 79). Ainsi, même si le rapport au monde n'est pas uniquement et simplement une affaire d'état d'esprit, Doria fait quand même le choix de changer son indifférence désabusée à l'égard de l'avenir en une révolte positive cherchant à se saisir de ce qu'il a à offrir : « Maintenant, kif-kif demain je l'écrirai différemment. Ça serait kiffe kiffe demain, du verbe kiffer. » (p. 188)



Autres œuvres

Kiffe kiffe demain, Paris, Hachette, 2004.

Du rêve pour les oufs, Paris, Hachette, 2006.

Les Gens du Balto, Paris, Hachette, 2008.

Un homme, ça ne pleure pas, Paris Fayard, 2014.

Millénium blues, Paris, Fayard, 2018.

La Discretion, Paris, Plon, 2020.

Kiffe kiffe hier ?, Paris, Fayard, 2024.

Pour aller loin

Sourdod Marc, « Mots d'ados et mise en style : *Kiffe Kiffe demain* de Faïza Guène », *Adolescence*, 2009 (27 :4), p. 895-905.

« Faïza Guène, romancière qui, hier, kiffait demain »

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/zoom-zoom-zen/zoom-zoom-zen-du-mercredi-04-septembre-2024-2924180> [page consultée le 10 octobre 2025]